

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

UN CONTE DE NOËL

Arnaud Desplechin

Né le 31 octobre 1960 à Roubaix.

Diplômé de l'Idhec en section «réalisation et prises de vues», Arnaud Desplechin débute comme directeur de la photo sur *Comme les doigts de la main*, un court-métrage réalisé par un autre étudiant de la célèbre école de cinéma, Eric Rochant, puis sur *La Photo* de Nico Papatakis.

En 1991, il tourne *La Vie des morts*,

moyen-métrage présenté à la Semaine de Critique à Cannes et récompensé par le Prix Jean-Vigo.

Dès ce premier essai, le réalisateur, qui raconte les retrouvailles embarrassées d'une famille frappée par un deuil, se révèle doué pour les portraits de groupe. Il dirige une troupe de jeunes acteurs, parmi lesquels Emmanuelle Devos ou Marianne Denicourt, qui ne tarderont pas à s'imposer dans le cinéma français. Ce film de toutes les promesses voit aussi naître une maison de production, Why Not.

Avec son premier-long métrage, *La Sentinelle*, coécrit par Pascale Ferran et Noémie Lvovsky, Desplechin est propulsé chef de file d'une nouvelle génération de réalisateurs, dont les maîtres ont pour noms Resnais ou Truffaut. Ce film d'espionnage, dans lequel une tête de mort vient réveiller les fantômes de la Guerre froide, représente la France au Festival de Cannes - comme ses deux films suivants. *La Sentinelle* vaut à Emmanuel Salinger, par ailleurs coscénariste du film, le César du Meilleur jeune espoir masculin.

« J'ai déjà fait un film pour dire du mal de ma famille (*La Vie des morts*), j'ai déjà fait un film pour dire du mal de mon pays (*La Sentinelle*), maintenant, j'aimerais bien faire un film pour dire du mal de mes fiancées », déclarait Desplechin aux Inrockuptibles en 1996 à propos de la genèse de *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)*.

Dans ce film, le réalisateur s'empare de tous les ingrédients habituels du «cinéma d'auteur français» - le chassé-croisé amoureux, les universitaires du Quartier Latin ? pour leur donner une ampleur romanesque, à travers trois heures d'un récit choral d'une grande fluidité.

Choyé par les critiques, Desplechin se lance ensuite un triple défi en tournant, en anglais, un film d'époque centré sur un seul personnage.

Adapté d'une nouvelle de Symons, *Esther Kahn*, son troisième long-métrage, raconte l'histoire d'une jeune femme qui s'ouvre à la vie en devenant comédienne.

Le théâtre est de nouveau au cœur de

Léo en jouant «Dans la compagnie des

2008 (sortie France : 21 mai 2008) - France - couleur - 2h23

film d'**Arnaud Desplechin**

scénario : **Arnaud Desplechin** et **Emmanuel Bourdieu** - image : **Éric Gautier** - montage : **Laurence Briaud** - première assistante réalisatrice : **Gabrièle Roux** - décors : **Dan Bevan** - costumes : **Nathalie Raoul** - musique : **Grégoire Hetzel** - son : **Nicolas Cantin**, **Sylvain Malbrant** et **Jean-Pierre Laforce** - casting : **Stéphane Toutou** - production : **Why Not Productions** - producteur : **Pascal Caucheteux** - distributeur : **Bac Films**.

avec : **Catherine Deneuve** (la femme d'Abel), **Jean-Paul Roussillon** (Abel), **Anne Consigny** (Élizabeth, l'aînée), **Mathieu Amalric** (Henri, le cadet), **Melvil Poupaud** (Ivan, le benjamin), **Hippolyte Girardot** (Claude, le mari d'Élizabeth), **Emmanuelle Devos** (Faunia, l'amoureuse d'Henri), **Chiara Mastroianni** (Chiara, la femme d'Ivan), **Laurent Capelluto** (Simon, le neveu de Junon), **Émile Berling** (Paul, le fils d'Élizabeth et Claude), **Thomas Obled** (Basile, le fils d'Ivan et Sylvia), **Clément Obled** (Baptiste, le second fils d'Ivan et Sylvia), **Françoise Bertin** (la bonne-amie de la mère d'Abel), **Samir Guesmi** (Spatafora, l'ami de la famille à Roubaix), **Azize Kabouche** (le médecin oncologue), **Hélène Darras** (la vendeuse).

À chaque nouveau film, Arnaud Desplechin peaufine son art, passe des paliers de maîtrise tranquille, affine son dialogue intérieur entre autobiographie, roman familial, brassée de références et dimension mythologique. Avec *Un conte de Noël*, le cinéma de Desplechin perd légèrement en dissonance, en stridences mystérieuses, en cruauté coupante (ici, pas de tête de cadavre, de singe tenu en laisse ou de père qui revient d'outre-tombe pour méthodiquement démolir sa fille), mais il gagne en densité, en plénitude, en virtuosité et, serait-on presque tenté d'écrire avec des guillemets de prudence, en "apaisement".

Pourtant, ce nouveau film est conforme à l'univers de Desplechin, et c'est plutôt Shakespeare que Disney qu'il faut entendre dans son titre : une réunion de famille à Roubaix à l'occasion des fêtes de fin d'année est comme il se doit un chaudron fumant de traumas originels, de rivalités fraternelles, d'impugnables rancœurs frères-sœurs, d'aigreur mère-fils, d'amours névrotiques et de petites vacheries, mais éclairé sous une lumière de comédie, à travers un regard qui ne juge pas, ne désigne pas de coupables et semble accepter les conflits avec aménité, comme un des sels inévitables de l'existence — et un inépuisable carburant de fiction.

Un conte de Noël ressemble un peu à un "best of" Desplechin où se mêlangent tous les thèmes, motifs et obsessions du cinéaste, une sorte de ballet polyphonique où se répercutent des échos de tous ses films. Desplechin filme encore son faux double, Mathieu Amalric, comme le vilain petit canard de sa famille, le mauvais fils, le frère mal aimé, méprisé, incompris, rejeté. Il est toujours aussi difficile (et finalement peu important) de savoir si la filma de Desplechin procède d'une forte dose de réalité ou du roman familial qu'il se fait dans la tête : ce n'est pas la réalité biographique qui compte, mais les vérités sur la famille que le cinéaste balance avec sa franchise coutumière à travers une belle épaisseur romanesque.

Comme Woody Allen ou Bergman, deux cinéastes qu'il admire et qui imprègnent fortement ce *Conte de Noël*, Desplechin fait donc toujours "le même film", mais à chaque fois avec du neuf, de stimulantes variations. Par exemple, si *Rois & reine* se clivait en deux parties alternées mais clairement séparées, une tragédie et une comédie, *Un conte de Noël* mélange constamment ces deux registres avec une incroyable agilité. Car le travail de Desplechin, qui était à une certaine époque caricaturé comme un paragon de cinéma intello estudiantin rive gauche, est intensément physique. Les corps bougent, se déplacent sans cesse, on allume sa clope comme un cow-boy, on se colle des bourre-pifs, les dialogues fusent, le montage connaît peu de répit, la musique scande le tempo sur tous les registres, le récit principal (une affaire de leucémie et de transfert de moelle osseuse) est constamment nourri de récits secondaires (l'émouvante histoire triangulaire entre Chiara Mastroianni, Melvil Poupaud et l'excellent Laurent Capelluto en est l'exemple type), et même les genres n'arrêtent pas de glisser les uns sur les autres (film familial + film d'action + mélo + comédie + suspense) — *Un conte de Noël* est un film incroyablement dense, plein, généreux de tout, qui pète de santé cinématographique du premier au dernier plan. Dirigeant un casting de stradivarius, Desplechin ressemble à un chef d'orchestre plein de sève qui pousse ses instruments au maximum de leurs possibilités.

hommes», film quasi-expérimental qui intègre au récit (une pièce d'Edward Bond) les répétitions des comédiens tournées en vidéo. La même année, il retrouve deux de ses acteurs-fétiches Emmanuel Devos et Mathieu Amalric pour le virtuose *Rois et reine*, œuvre tragi-comique présentée à Venise et lauréate du Prix Louis-Delluc. Thème de prédilection du cinéaste, la famille, ses secrets et ses névroses, est au cœur de son tout premier documentaire (*L'Amiée*, 2007), et de son film suivant *Un conte de Noël*, nouveau film-fléuve à la distribution étincelante, présenté en 2008 au Festival de Cannes.
alliance

Ce nouveau film a quelque chose d'américain par son immédiateté, sa vitesse, son épaisseur — un fourmillement, une énergie qui constituent le fait nouveau d'*Un conte de Noël*. C'est peut-être Roubaix, Bergman, Shakespeare, la vieille culture européenne et la France provinciale, mais revus par Hawks et sa rapidité, ou Roth et son absence de sentimentalisme. Il suffit de voir comment Junon/Deneuve apprend qu'elle est atteinte d'un mal mortel mais ne s'effondre jamais, continue à occuper sa place de matriarche comme si de rien n'était. Les personnages ont ce côté *hardboiled*, dur à cuire de la littérature et du cinéma américain. Et c'est ce que raconte au fond le film : comment apprendre à continuer à vivre, si possible sans amertume, malgré les blessures éternelles infligées par la famille.

Arnaud Desplechin a réussi là un film plus rond et accessible qu'à son habitude, qui séduira peut-être public et jury cannois, un parfait "film du milieu" par son équilibre entre spectacle et hauteur de vue, potentiel commercial et singularité irréductible. Souvent, le cinéma français est un peu mince, laisse un petit creux, une pointe d'insatisfaction. Comme un repas de Noël, *Un conte de Noël* offre à boire et à manger, à ressentir et à penser, sans lésiner sur la quantité. On en sort rassasié, comblé.

Serge Kaganski - Les Inrockuptibles mai 2008

Film après film, l'œuvre cinématographique d'Arnaud Desplechin se déploie et demeure irréductible à un système esthétique clos, maniériste. Chaque film affirme une singularité forte tout en endossant un pan non négligeable de l'histoire d'un cinéma (tendance inédite Cahiers et Première) : Desplechin est un héritier qui défriche en faisant allégeance. Le générique et le thème du *Conte de Noël* éveille pourtant une légère appréhension chez le spectateur : l'exploration de nouveaux territoires est-elle terminée ? Sommes-nous maintenant dans le retour au même, la variation ? Encore Amalric ? Deneuve ? Devos ? Encore la famille ? Oui... mais surtout pas. Bien sur, *Un conte de Noël* réitère des figures stylistiques déjà aperçues. La trinité Truffaut, Resnais, Bergman s'incarne encore à l'écran, mais enrichie de nouveaux apports dont une sensualité naturaliste qui affleure dans la captation des corps. En fait, ce cinéma fonctionne par greffes, coutures d'un genre sur un autre, une jambe Cassavetes sur un pied Rohmer, le sacré avec le nez du trivial. Le talent immense du cinéaste consiste à éviter le rejet (de la greffe et du spectateur). La multiplicité des niveaux de lecture est vertigineuse sans jamais plomber l'œuvre. Au contraire, le récit file droit mais chacun a toute liberté de flâner, bifurquer s'il le souhaite. Enfin, nous sommes étourdis par une caméra ivre de cinéma, fureteuse, nullement coquette, qui sert au mieux des acteurs en état de grâce. Il faudra dépasser le temps de l'actualité immédiate pour circonscrire, arpenter et faire le tour d'un film mieux que parfait : vivant.

J.C. - Fiches du Cinéma

Irrémédiablement travaillé par l'individu et le collectif, le doute et l'agitation, l'intime et la mort, Arnaud Desplechin revient quatre ans après *Rois et reine*, avec un ballet hivernal magistral. Le lien familial nourrit ici un récit tentaculaire, d'une densité rare, où les ombres du passé et les éclats du présent s'entrechoquent avec fracas. Mais aussi avec malice, car, au-delà des traumas enfouis et du tragique qui menace, la vivacité et l'ironie des vivants mènent la danse. Le cinéaste/orfèvre déroule ainsi son kaléidoscope humain avec maestria : mise en scène et montage embarquent le spectateur dans un voyage nourri de jeux avec les codes (ouverture à l'iris), les accélérations et les respirations, où chaque convive a son histoire et existe à l'écran, comme autant de voiles qui se dévoilent. Dans cet univers provincial et bourgeois, où l'on brique l'argenterie, où l'on va à la messe de minuit et où l'on invite la « bonne amie » de l'aïeule, on reste aussi rock'n'roll, en affirmant « c'est moi qui ai un cancer » et « je ne t'ai jamais aimé » avec le sourire, ou « toi tu comptes pas », avant de s'en prendre une. Enfin, les interprètes de ce bal tragi-comique étincellent, des membres fidèles du pays des merveilles de Desplechin (Amalric, Devos, Roussillon, Girardot) aux néophytes (Poupaud, Consigny), et Catherine Deneuve règne de son aura terriblement humaine, quand elle s'emballe comme quand elle s'écroule. Éblouissant.

Olivier Pélisson - Monsieur Cinéma

Après avoir réalisé *La Vie des morts* pour fustiger sa famille, *La Sentinelle* pour blâmer son pays et *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* pour stigmatiser ses fiancées, comme il l'a lui-même avoué, Arnaud Desplechin dit peut-être tout le mal qu'il pense de lui-même dans ce *Conte de Noël* bergmanien, à la fois cérébral et organique, sans doute son meilleur film. Paradoxalement, il se donne le « beau » rôle. Celui du « diable » Henri, campé par un Mathieu Amalric sublime et grotesque, petits yeux noirs fous et furieux sur un corps névrotique. L'enfant « inutile » qui sera pourtant le seul, avec Paul, son neveu schizophrène, à être compatible avec une mère qui ne l'aime pas. Henri et Paul, les dingues, redonneront-ils raison aux liens du sang ? Ce que le cœur de Junon rejette, sa chair l'acceptera-t-elle ? La réconciliation aura-t-elle lieu à leur corps défendant ? On pense à la tribu bancale, à la fois drôle et cruelle, de *La Famille Tenenbaum*, ou à celle des frères Whitman dans *À bord du Darjeeling-Limited*. Soudain, Wes Anderson apparaît comme un cousin lointain de Desplechin. Mais là où la mélancolie emporte tout chez le cinéaste américain, une sérénité et, il faut bien le dire, une gaîté, et même une joie de vivre obstinées, nées du chaos, finissent par remporter malgré tout la partie chez le réalisateur français. À mi-chemin entre la fable cruelle et le mythe, cette nouvelle histoire de rois et de reines en colère, d'une vacherie terriblement émouvante, fait tomber les têtes. Alors, *un conte de Noël*, oui, mais n'oubliez pas vos petits souliers... Et avant de partir, il faudra bien vous couvrir.

Stéphanie Lamôme - Première